

Diana Gabaldon

OUTLANDER



—4—

LES TAMBOURS
DE L'AUTOMNE

De la même auteure

- Le Chardon et le Tartan*, Libre Expression, 1997, réédition 2014
Le Talisman, Libre Expression, 1997, réédition 2015
Le Voyage, Libre Expression, 1998, réédition 2015
Les Tambours de l'automne, Libre Expression, 1998, réédition 2015
La Croix de feu, parties 1 et 2, Libre Expression, 2002
Un tourbillon de neige et de cendres, parties 1 et 2, Libre Expression, 2006
Lord John – Une affaire privée, Libre Expression, 2008
Lord John – La Confrérie de l'épée, Libre Expression, 2008
L'Écho des cœurs lointains, partie 1 : *Le prix de l'indépendance*,
Libre Expression, 2010
L'Écho des cœurs lointains, partie 2 : *Les fils de la liberté*, Libre Expression, 2011
Lord John et la Marque des démons, Libre Expression, 2012

Diana Gabaldon

OUTLANDER

—4—

LES TAMBOURS
DE L'AUTOMNE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*

*Tout compte fait, ce livre parle beaucoup de paternité.
Je le dédie donc à mon père, Tony Gabaldon,
qui raconte lui aussi tout un tas d'histoires.*

PROLOGUE

JE N'AI JAMAIS EU PEUR DES FANTÔMES. Après tout, je les côtoie chaque jour. Lorsque je me regarde dans un miroir, ce sont les yeux de ma mère qui me regardent. Lorsque je souris, c'est avec le même sourire qui a séduit mon arrière-grand-père et a abouti à l'être que je suis.

Non, pourquoi devrais-je avoir peur du contact de ces mains disparues qui se posent sur moi avec amour ? Pourquoi aurais-je peur de ceux qui ont façonné ma chair, laissant en moi leur empreinte longtemps après avoir quitté ce monde ?

Plus encore, pourquoi craindre ces fantômes qui peuplent brièvement mes pensées ? Toutes les bibliothèques en sont pleines. Il suffit de prendre un livre sur une étagère poussiéreuse pour être hanté par l'esprit d'un être mort depuis des années mais toujours aussi vivant au fil des pages.

Naturellement, ce ne sont pas ces fantômes familiers qui troublent nos nuits et nous donnent la chair de poule pendant le jour, qui nous font sursauter et jeter des regards furtifs par-dessus notre épaule, braquer une lampe de poche dans les recoins sombres, écouter l'écho de pas qui résonnent au loin tandis que nous marchons seuls dans une rue sombre.

Ces fantômes passent à nos côtés et nous traversent sans cesse, nous masquant l'avenir. Nous interrogeons le miroir et distinguons l'ombre d'autres visages qui nous contemplent au travers des ans. Nous apercevons la silhouette d'un souvenir se dressant sur le pas d'une porte où il n'y a personne. Parce qu'ils sont notre sang et notre mémoire, nous donnons vie à nos propres fantômes, nous nous hantons nous-mêmes.

Chaque fantôme resurgit, sans y être invité, des ténèbres brumeuses du songe et du silence.

Notre esprit rationnel dit : « Non, cela n'existe pas. »

Mais une autre partie de nous-mêmes nous murmure : « Et pourquoi pas ? »

Nous arrivons et nous repartons dans le mystère. Entre les deux, nous nous efforçons de ne pas y penser. Mais, de temps à autre, une brise traverse la pièce silencieuse et me caresse tendrement la nuque. Je crois que c'est ma mère.



PREMIÈRE PARTIE
Le meilleur des mondes

1

ΥΠΕ ΡΕΠΔΑΙΣΟΠ ΔΑΠΣ ΛΕ ΙΑΡΔΙΠ Δ'ÉΔΕΠ

Charleston, juin 1767

J'ENTENDIS LES TAMBOURS BIEN AVANT DE LES VOIR. Leur roulement vibrat dans le creux de mon ventre et me donnait l'impression d'être devenue une caisse de résonance. La musique se diffusait à travers la foule, un rythme militaire saccadé qui étouffait les bruits de conversation et les salves de canon. Tout le monde se tut et les têtes se tournèrent vers East Bay Street, qui s'étendait du nouveau bureau des douanes, encore en construction, aux jardins de White Point.

Il faisait chaud, même pour un mois de juin à Charleston. Les meilleures places se trouvaient sur la digue, où l'air circulait. Là où je me tenais, c'était un four. Mes jupons étaient trempés et mon corselet en coton me collait au corps. Je m'essuyai le visage pour la millième fois et soulevai mes cheveux dans l'espoir de me rafraîchir la nuque.

Le simple fait de penser à mon cou accentua mon malaise. Malgré moi, je me passai les doigts autour de la gorge. Je pouvais sentir mon pouls battre dans ma carotide, au rythme des tambours. À chaque inspiration, l'air chaud et humide m'emplissait la gorge, m'étouffait presque.

J'enlevai aussitôt ma main et inspirai profondément par le nez. Grave erreur ! L'homme qui se tenait devant moi ne s'était pas lavé depuis au moins un mois. La cravate qui ceignait son cou trapu était noire de crasse et ses vêtements dégageaient une odeur rance et musquée, âcre même dans la puanteur de la foule. Les effluves de pain chaud et de porc grillé qui s'élevaient des étals voisins se mêlaient à ceux des algues en décomposition et n'étaient que ponctuellement dissipés par une brise iodée provenant du port.

Plusieurs enfants autour de moi étiraient le cou et ouvraient grand des bouches curieuses, se glissaient entre les chênes et les palmiers nains pour regarder vers le haut de la rue, vite rappelés à l'ordre par leurs parents inquiets. La fillette la plus proche de moi avait un petit cou fin et blanc comme une jeune pousse d'herbe, tendre et fragile.

Un frisson d'excitation parcourut les rangs. La procession venait d'apparaître au bout de la rue. Le grondement des tambours se fit plus fort.

À mon côté, Fergus tordait le cou dans tous les sens.

— Où il est ? marmonna-t-il. J'aurais dû l'accompagner.

— Il ne va plus tarder.

Je me retins de me hisser sur la pointe des pieds, sentant que ce n'était pas du meilleur goût. Je lançai néanmoins des regards autour de moi, le cherchant des yeux. Jamie était facile à repérer dans une foule. Il mesurait une tête de plus que les autres et sa chevelure attirait les reflets du soleil en projetant des éclats d'or roux. Mais je ne vis qu'une mer houleuse de bonnets et de tricornes : les spectateurs arrivés trop tard pour se trouver une place à l'ombre.

Les étendards apparurent en premier, au-dessus des premiers rangs survoltés. D'abord le drapeau de la Grande-Bretagne, ensuite la bannière de la colonie royale de Caroline du Nord, puis celle portant les armes du lord gouverneur de la colonie.

Vinrent ensuite les tambours, marchant au rythme martial deux par deux, leurs baguettes tantôt marquant les temps et tantôt produisant un roulement continu. C'était une marche lente, sinistre et inexorable. Ils rappelaient la « marche funèbre », un nom bien approprié aux circonstances. Elle noyait les autres bruits de la rue.

Le détachement de dragons anglais les suivait à pied ; enfin, au milieu d'un carré de tuniques rouges, s'avancèrent les condamnés.

Ils étaient trois, les mains liées sur le ventre, attachés entre eux par une chaîne passée dans les fers qu'ils portaient au cou. Le premier était petit et âgé, vêtu de haillons et dans un piteux état. Il titubait et trébuchait sans cesse ; le prêtre qui accompagnait les prisonniers finit par le soutenir par le bras.

— C'est lui, Gavin Hayes ? demandai-je discrètement à Fergus. Il n'a pas l'air dans son assiette.

— Il est complètement saoul.

La réponse avait jailli dans mon dos. Je fis volte-face et découvris Jamie qui observait la triste procession par-dessus mon épaule.

La marche hésitante du petit homme perturbait l'avancée du défilé. Son pas incertain forçait les deux autres condamnés à louvoyer ; on aurait dit trois ivrognes sortant d'une taverne. J'entendis quelques rires s'élever au-dessus des tambours, suivis d'interjections et de plaisanteries lancées depuis les balcons ouvragés des maisons qui bordaient East Bay Street.

— C'est toi qui l'as fait boire ? demandai-je à Jamie.

J'avais parlé à voix basse pour ne pas attirer l'attention, mais j'aurais pu hurler en agitant les bras. Tout le monde avait les yeux rivés sur la scène.

— Il m'a supplié. C'est tout ce que j'ai pu faire pour lui.

— C'était quoi, du brandy ou du whisky ? questionna Fergus.

Il évaluait la démarche de Hayes d'un œil expert.

— Qu'est-ce que tu crois ? C'est un vrai Écossais. Il m'a réclamé du whisky.

La voix de Jamie avait beau sembler aussi calme que son visage, j'y décelai une certaine tension.

— Bon choix, opina Fergus. Avec un peu de chance, il ne se rendra même pas compte de ce qui lui arrive.

Le petit homme venait de s'écarter du prêtre et de s'étaler de tout son long sur la chaussée de terre battue, faisant tomber à genoux celui qui venait der-

rière lui. Le troisième condamné, un grand gaillard, parvint à rester debout mais oscilla sur place, genoux fléchis, en cherchant désespérément à retrouver son équilibre. La foule rugit de plaisir.

Le capitaine de la garde, coiffé d'une perruque blanche et d'un casque dont le gorgerin métallique lui tombait jusque sur les épaules, était cramoisii, tant par l'effet de la fureur qu'à cause de la chaleur. Il aboya un ordre au-dessus du roulement des tambours et un soldat sortit des rangs pour ôter la chaîne qui reliait les prisonniers. Hayes fut remis debout sans ménagement, un garde le soutenant sous chaque bras, et la procession reprit sa marche dans un ordre plus protocolaire.

Lorsqu'ils atteignirent la potence, plus personne ne riait. Une charrette attelée à un mulet attendait sous un énorme chêne. Je sentais la vibration des tambours sous mes pieds. La chaleur et les odeurs me soulevaient le cœur. Les tambours se turent brusquement et un silence inattendu siffla dans mes tympan.

— Tu n'as pas besoin de regarder, *Sassenach*, me chuchota Jamie. Retourne à la carriole.

Lui-même ne pouvait détacher ses yeux de Hayes, qui chancelait entre ses deux gardes tout en marmonnant dans sa barbe, lançant des regards vitreux autour de lui.

Je n'avais aucune envie d'assister au spectacle, mais je ne pouvais pas non plus laisser Jamie subir seul cette épreuve. Il était venu pour Gavin Hayes, j'étais venue pour lui. Je lui pris la main.

— Je reste.

Jamie se redressa, tête haute, et avança d'un pas, s'assurant qu'il était bien visible au milieu de la foule. Si Hayes possédait encore assez de lucidité, sa dernière vision de ce monde serait le visage d'un ami.

Il n'était pas totalement ivre. Il lança des regards affolés autour de lui tandis qu'on le hissait sur la charrette, étirant le cou, cherchant désespérément quelque chose des yeux.

— *Gabhainn! A charaid!* cria soudain Jamie.

Hayes le repéra aussitôt et cessa de se débattre.

Il se tint droit et oscilla doucement pendant qu'on lisait le chef d'accusation : larcin équivalant à un montant de six livres et dix shillings. Il était couvert de poussière rouge et des perles de sueur tremblotaient au bout de sa barbe grise. Le prêtre, penché vers lui, murmurait dans son oreille d'un air compatissant.

Les tambours reprirent leur roulement régulier. Le bourreau fit glisser le nœud au-dessus de la tête du petit homme chauve et l'ajusta avec précision, juste sous l'oreille. Le capitaine de la garde se mit au garde-à-vous, le sabre brandi haut devant lui.

Soudain, le condamné se redressa. Les yeux fixés sur Jamie, il ouvrit la bouche comme s'il s'apprêtait à parler.

Dans le soleil matinal, le sabre lançait des éclats aveuglants. Les tambours se turent dans un *Vlan!* final.

Les lèvres de Jamie étaient blêmes, ses yeux grands ouverts. Dans un coin de mon champ de vision, je devinai la corde se tendant soudain et le bref sursaut

d'un amas de vêtements qui se balançait. Une âcre odeur d'urine et de fèces se répandit dans l'air lourd.

Sur ma gauche, Fergus observait la scène d'un air neutre.

— Finalement, je crois qu'il s'en est rendu compte, murmura-t-il avec regret.

Le corps se balançait, poids mort oscillant comme un plomb au bout d'un fil. Un soupir parcourut la foule, à la fois impressionnée et soulagée. Dans le ciel clair, un vol d'hirondelles de mer passa en criant. Les bruits du port étaient étouffés par l'air brûlant. La place, elle, demeurait silencieuse. De l'endroit où je me tenais, j'entendais les gouttes qui tombaient du bout de la chaussure du cadavre.

Comme je n'avais pas connu Gavin Hayes, sa mort ne m'affectait guère, mais je me réjouissais qu'elle ait été brève. Je lançai un regard vers lui, avec un étrange sentiment d'indiscrétion. C'était une façon trop publique de vivre un moment très intime et je me sentais vaguement gênée d'être là.

Le bourreau connaissait son travail. Il n'y avait pas eu de lutte pénible, pas d'yeux exorbités, pas de langue pendante. La petite tête ronde de Gavin restait inclinée sur le côté, son cou tendu de façon grotesque mais brisé net.

Après s'être assuré que Hayes était bien mort, le capitaine fit un signe du bout de son sabre pour qu'on amène le condamné suivant. Il balaya du regard la rangée d'uniformes rouges, puis ses yeux s'écarrillèrent de rage.

Au même moment, un cri s'éleva dans la foule et un frisson d'excitation la parcourut. Une petite bousculade se produisit et les têtes pivotèrent dans toutes les directions.

— Il a filé!

— Le voilà!

— Arrêtez-le!

Le troisième prisonnier, le grand jeune homme, avait profité de l'exécution de Gavin pour s'enfuir, échappant à la vigilance du garde, trop fasciné par le spectacle de la mort pour bien le surveiller.

Je perçus un vague mouvement derrière l'étal d'un vendeur, un bref éclat blond pâle. Certains des soldats le virent eux aussi et se mirent à courir dans cette direction, tandis que d'autres partaient en sens inverse. Dans la pagaille, ils ne parvinrent qu'à augmenter la confusion.

Le visage empourpré, le capitaine de la garde hurlait à tue-tête, d'une voix à peine audible au milieu du vacarme. Le deuxième prisonnier, hagard, fut saisi et entraîné vers la garnison pendant que les dragons anglais se remettaient en rangs sous les vociférations de leur chef.

Jamie glissa un bras autour de ma taille et m'emmena hors du flot humain qui reculait vers nous, battant en retraite devant un escadron qui s'apprêtait à quadriller le secteur sous les beuglements hystériques d'un sergent.

— On ferait mieux d'aller retrouver Ian, suggéra-t-il.

Il repoussa un groupe et se tourna vers Fergus en lui indiquant la potence d'un signe de tête.

— Tu iras réclamer le corps. On se retrouve tout à l'heure à la taverne du *Saule*.

Nous nous faufilemes dans la foule, remontant l'allée pavée vers les docks des marchands.

— Tu crois qu'ils vont le capturer ? demandai-je.

— Sans doute. Où veux-tu qu'il aille ?

Il avait parlé sur un ton absent, le front plissé. Manifestement, le mort occupait trop son esprit pour qu'il se soucie du survivant.

— Hayes avait de la famille ?

— Non. C'est ce que je lui ai demandé quand je lui ai apporté le whisky. Il pensait avoir encore un frère en vie quelque part, mais il ignorait où. Son frère a été déporté en Virginie peu après le Soulèvement et n'a pas donné de nouvelles depuis.

Cela n'avait rien d'étonnant : les déportés étaient vendus à des planteurs pour une durée déterminée et n'avaient aucun moyen de communiquer avec leurs proches restés en Écosse, à moins de tomber sur un maître assez bon pour accepter de transmettre une lettre. Quand bien même, il était peu probable qu'une lettre ait pu parvenir jusqu'à Gavin Hayes, qui avait passé dix ans à la prison d'Ardsmuir avant d'être déporté.

— Duncan ! cria Jamie.

Un grand homme maigre fit volte-face et agita une main en signe de reconnaissance. Il se fraya un chemin dans la foule en avançant en crabe, balançant son bras unique devant lui pour écarter ceux qui se trouvaient en travers de son chemin.

— *Mac Dubh*, dit-il avec un petit salut de la tête. Madame Claire...

Son long visage étroit était empli de tristesse. Lui aussi avait autrefois été emprisonné à Ardsuir, avec Hayes et Jamie. Seule la gangrène qui lui avait coûté le bras lui avait évité d'être déporté avec les autres. Ne pouvant le vendre comme ouvrier agricole sur une plantation, on l'avait gracié, relaxé et laissé libre de mourir de faim jusqu'à ce que Jamie le retrouve.

— Que l'âme de ce pauvre Gavin repose en paix, déclara-t-il d'un air sombre.

Jamie marmonna une réponse en gaélique et se signa. Puis il se redressa, faisant un effort visible pour dissiper l'atmosphère oppressante.

— Je vais aller aux docks chercher un navire pour Ian. Ensuite, on entertera Gavin. Mais il faut d'abord s'occuper du voyage de ce garçon.

Nous nous faufilemes jusqu'aux docks, zigzaguant entre les groupes de bavards, évitant les fardiens et les brouettes qui allaient et venaient à travers la populace avec l'indifférence typique des commerçants.

Une escouade de soldats déboula au petit trot à l'autre bout du quai et fendit la foule comme un jet de vinaigre dans une mayonnaise. Le soleil luisait sur la pointe de leurs baïonnettes et le martèlement de leurs bottes sur les lattes de bois couvrait les bruits du port comme un roulement de tambour étouffé. Même les traîneaux et les charrettes s'arrêtèrent pour les laisser passer.

— Surveillance ta poche, *Sassenach*, me murmura Jamie.

Il me guida vers un espace étroit, coincé entre une esclave en turban qui serrait deux petits enfants contre elle et un prédicateur de rue perché sur une caisse. Ce dernier s'époumonait, haranguant les passants au sujet du péché et du repentir, mais seul un mot sur trois était audible au milieu du raffut.

— Ne t'inquiète pas, ma poche est cousue, assurai-je à Jamie.

Néanmoins, je palpai la petite bosse qui se balançait contre ma cuisse.

— Et la tienne ? demandai-je.

Il sourit et inclina son chapeau devant ses yeux.

— Elle est là où se trouverait mon *sporrán* si j'en avais un. Tant que je ne croise pas une traînée aux doigts agiles, il n'y a pas de danger.

Je lançai un regard vers la masse protubérante de sa braguette. Avec ses épaules larges, sa taille haute, ses traits virils et son port fier de Highlander, toutes les femmes se retournaient sur son passage, même si sa chevelure rousse restait cachée sous un sobre bicorne bleu. En outre, les culottes trop petites qu'on lui avait prêtées ne cachaient pas grand-chose de son anatomie généreuse, effet encore accentué par le fait qu'il ne s'en rendait absolument pas compte.

— Tu es une tentation ambulante pour les traînées, répondis-je. Reste auprès de moi, je te protégerai.

Il se mit à rire et me prit le bras.

— Ian ! cria-t-il soudain.

Nous venions d'arriver dans un endroit dégagé. Un adolescent dégingandé redressa la tête, écartant une lourde mèche brune de son front. Nous apercevant, il afficha un sourire radieux.

— Oncle Jamie ! Je croyais ne jamais vous retrouver dans cette foule ! Je n'ai jamais vu ça, il y a plus de monde que sur le grand marché d'Édimbourg !

Il s'essuya le visage du revers de sa manche, laissant une grande traînée noire sur sa joue. Son oncle le dévisagea d'un air réprobateur.

— Tu m'as l'air bien joyeux pour quelqu'un qui vient de voir un homme se faire pendre.

Ian cessa aussitôt de sourire, s'efforçant de prendre une mine de circonstance.

— C'est que je n'ai pas assisté à l'exécution, oncle Jamie.

Duncan haussa un sourcil surpris et Ian se mit à rougir.

— Ce n'est pas que... je... j'avais peur, mais... j'avais autre chose à faire.

Jamie esquissa un léger sourire et lui donna une petite tape dans le dos.

— Ne t'inquiète pas, Ian. Moi-même, j'aurais préféré être ailleurs, mais Gavin était un ami.

— Je sais, mon oncle. Je suis désolé.

Une lueur de compassion brilla au fond de ses grands yeux bruns, le seul trait de son visage pouvant prétendre à la beauté. Il se tourna vers moi.

— C'était affreux, ma tante, non ?

— Oui, mais c'est fini maintenant.

Je sortis un mouchoir moite de mon corsage et me haussai sur la pointe des pieds pour essuyer la tache noire sur sa joue. Duncan Innes secoua la tête d'un air navré.

— Oui... pauvre Hayes. Enfin, c'est toujours mieux que de crever de faim, ce qui lui serait arrivé tôt ou tard.

Jamie, peu enclin à gaspiller du temps en lamentations, poussa un soupir impatient.

— Allons-y, déclara-t-il. Le *Bonnie Mary* devrait se trouver à l'autre bout du quai.

Je vis Ian lancer un regard hésitant vers son oncle et s'apprêter à protester, mais Jamie s'était déjà dirigé vers le port et se frayait un passage dans la foule. L'adolescent se tourna vers moi d'un air impuissant, haussa les épaules puis me tendit le bras.

Nous suivîmes Jamie derrière les entrepôts qui bordaient les docks, croisant des marins, des déchargeurs, des esclaves, des passagers, des clients et des marchands de toutes sortes. Charleston était un grand port marchand et les affaires florissaient. Pendant la haute saison, plus de cent navires par mois arrivaient et repartaient vers l'Europe.

Le *Bonnie Mary* appartenait à un ami de Jared Fraser, le cousin de Jamie qui avait fait fortune en France dans le commerce des alcools. Avec un peu de chance, son capitaine accepterait de prendre Ian à bord comme garçon de cabine et de le ramener à Édimbourg.

Ian n'était pas ravi par cette perspective mais son oncle était résolu à le renvoyer en Écosse à la première occasion. C'était, entre autres, la présence du *Bonnie Mary* à Charleston qui nous avait fait venir de Géorgie, où nous avions échoué, par accident, deux mois plus tôt.

Au moment où nous passions devant une taverne, une servante en haillons en sortit avec un pot d'ordures. Elle aperçut Jamie, cala son pot contre sa hanche, lui adressa un regard enjôleur et pinça les lèvres dans une moue boudeuse. Il passa sans la voir. Elle éclata de rire, sa tête en arrière, lança les détritrus au cochon qui dormait au pied des marches et rentra à l'intérieur en faisant virevolter ses jupons.

Jamie mit sa main en visière pour tenter d'apercevoir les mâts alignés au loin et tira machinalement sur sa braguette, se tortillant sur place. Je vins me placer derrière lui et lui pris le bras.

— Les bijoux de famille sont toujours en sécurité ? murmurai-je.

— Ils me font un mal de chien mais ils ne risquent rien, grogna-t-il.

Il tripota les lacets de sa culotte avec une grimace.

— J'aurais mieux fait de me les mettre dans le derrière, bougonna-t-il.

— Dans ce cas-là, j'aime autant que ce soit toi qui les portes ! Pour ma part, je préfère risquer d'être volée.

Les « bijoux de famille » étaient précisément cela. Poussés par un ouragan, nous avions échoué sur la côte de la Géorgie trempés, en haillons, sans un sou en poche, mais avec une poignée de grosses pierres précieuses.

Je priais que le capitaine du *Bonnie Mary* eût assez d'estime pour Jared Fraser pour prendre Ian comme garçon de cabine. Autrement, nous n'aurions jamais de quoi lui payer un billet.

En théorie, la bourse de Jamie contenait une fortune. En pratique, les pierres précieuses ne nous étaient guère plus utiles que des cailloux ramassés sur la plage. Certes, elles étaient plus discrètes à transporter que des sacs d'argent liquide, mais encore fallait-il pouvoir les convertir en pièces sonnantes et trébuchantes.

Dans les colonies du Sud, la plupart des transactions s'opéraient au moyen du troc. Tout ce qui ne pouvait s'échanger était réglé en lettres de change rédigées par de riches marchands ou banquiers. Or les banquiers ne couraient pas

les rues des petites villes de Géorgie. Ceux qui auraient investi leur capital en pierres précieuses étaient encore plus rares. Bien que prospère, le cultivateur de riz chez qui nous avons atterri à Savannah nous avait assuré que lui-même avait toutes les peines du monde à mettre la main sur deux livres sterling. De fait, il n'existait sans doute pas dix livres d'or et d'argent dans toute la colonie.

La route que nous avons suivie en progressant vers le nord ne nous avait guère offert de possibilités de vendre l'une des pierres : nous n'avions traversé que d'immenses étendues de marais salants et de forêts de pins. Charleston était la première ville digne de ce nom que nous rencontrions, assez grande pour accueillir des marchands et des banquiers susceptibles de nous aider à liquider une partie de nos avoirs gelés.

Cela dit, rien ne pouvait rester gelé très longtemps l'été à Charleston. La transpiration coulait en rigoles dans ma nuque. Sous ma robe, ma combinaison de lin trempée adhérait à ma peau. Même près du port, il n'y avait pas le moindre souffle d'air. Les odeurs de goudron chaud, de poisson crevé et d'ouvriers en nage prenaient à la gorge.

En dépit de leurs protestations, Jamie avait tenu à offrir l'une de nos pierres précieuses à M. et Mme Olivier, le charmant couple qui nous avait hébergés lorsque nous avons échoué pratiquement sur le pas de leur porte. En retour, ils nous avaient donné un chariot, deux chevaux, des vêtements propres, des provisions pour le voyage et une petite somme d'argent liquide.

De cette somme, il ne restait que les six shillings et trois pence qui cliquetaient dans ma poche : la totalité de nos avoirs disponibles.

— Par ici, oncle Jamie, déclara Ian. J'ai fait une acquisition que je voudrais te montrer.

Il lui adressa un sourire incertain.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jamie, suspicieux.

Sans répondre, Ian s'enfonça dans un groupe d'esclaves en jouant des coudes. Ruisselants, ces derniers étaient en train de charger des balles poudreuses d'indigo séché sur un bateau amarré à quai.

— Je ne sais pas ce que tu mijotes, grommela Jamie, mais je ne vois pas comment tu as pu te procurer quoi que ce soit sans un sou en poche.

— Je ne l'ai pas acheté, je l'ai gagné aux dés.

— Aux dés ! Mais enfin, Ian, tu ne peux pas jouer aux dés alors que tu n'as pas d'argent !

Sans me lâcher la main, il pressa le pas pour rattraper son neveu.

— Mais toi, tu le fais tout le temps ! se défendit l'adolescent en s'arrêtant pour nous attendre. Tu as joué dans toutes les tavernes et les auberges où on s'est arrêtés depuis notre départ.

— Oui, mais c'était aux cartes, pas aux dés ! Et puis... je sais ce que je fais.

— Moi aussi ! répliqua Ian avec fierté. D'ailleurs, la preuve... j'ai gagné !

Jamie leva les yeux au ciel.

— Ian ! Je suis soulagé que tu rentres en Écosse avant de te faire trucider. Promets-moi de ne pas jouer aux dés avec les marins. Une fois en pleine mer, tu seras à leur merci si les choses tournent mal.

Ian ne l'écoutait plus. Il était arrivé devant un poteau à demi effondré au pied duquel était attachée une corde. Il se tourna vers nous et nous montra du doigt la « chose » attachée au bout.

— Vous voyez ? C'est un chien, annonça-t-il.

Je fis un pas derrière Jamie, m'agrippant à son bras.

— Attention, Ian ! m'écriai-je. Ce n'est pas un chien, c'est un loup ! Un *grand loup*. Tu ferais mieux de reculer avant qu'il ne t'arrache une moitié de fesse.

Le loup dressa une oreille nonchalante dans ma direction, me lança un regard dédaigneux, puis se détourna comme si je n'existais pas. Il était assis sur son arrière-train, pantelant. Ses grands yeux jaunes fixaient Ian avec une intensité qui pouvait passer pour de la dévotion aux yeux de quiconque n'ayant jamais vu un loup de sa vie. Ce qui n'était pas mon cas.

— Ces bêtes sont féroces ! insistai-je. Elles peuvent t'ouvrir la gorge en un clin d'œil.

Peu impressionné, Jamie s'accroupit pour examiner l'animal.

— Ce n'est pas vraiment un loup, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un air intrigué.

Il avança une main molle vers la bête, l'invitant à lui flairer les doigts. Je fermai les yeux, m'attendant au pire. N'entendant aucun cri, je les rouvris. Jamie était en train d'inspecter la truffe du loup.

— Belle bête ! conclut-il en lui grattant familièrement le crâne.

Le monstre plissa ses yeux jaunes. Était-ce de plaisir ou, ce qui était plus probable, de délectation anticipée à l'idée d'arracher le nez de Jamie ?

— Elle est plus grosse qu'un loup, ajouta-t-il. Son poitrail et sa tête sont plus larges et elle est nettement plus haute sur pattes.

— Sa mère était un chien-loup irlandais, expliqua Ian avec attendrissement.

Il s'était agenouillé près de son oncle, lui parlant avec enthousiasme tout en grattant la tête grise.

— ... Elle s'est enfuie dans les bois alors qu'elle était en chaleur et elle est rentrée grosse.

— Ah, je vois...

Jamie marmonnait des mots tendres en gaélique en caressant la grosse patte velue. Chacune de ses griffes incurvées mesurait au moins cinq centimètres de long. La créature tendit le museau, les yeux mi-clos, hérissant l'épaisse fourrure de son cou.

À mon côté, Duncan haussa les sourcils d'un air consterné et poussa un soupir agacé. Duncan n'était pas un ami des bêtes.

— Jamie... commençai-je.

Il ne m'entendit pas, trop occupé à gâtifier avec la bête.

— *Balach Boidheach*. Ça, c'est un bon gros toutou !

— Peut-on savoir de quoi cette chose va se nourrir ? demandai-je en forçant la voix.

Cet argument fit mouche.

— Ah ! dit-il.

Il regarda le chien aux yeux jaunes avec regret et se releva lentement.

— Ta tante a raison, Ian, déclara-t-il. Nous n'avons pas de quoi le nourrir.

— Ce n'est pas un problème! répliqua Ian. Il a l'habitude de se nourrir tout seul.

— Ici, en pleine ville? m'exclamai-je. Il mange quoi, des petits enfants?

Ian me lança un regard vexé.

— Bien sûr que non, ma tante. Des poissons.

Voyant trois visages sceptiques tournés vers lui, il se laissa tomber à genoux et, prenant la gueule du chien dans ses deux mains, il l'ouvrit en grand.

— C'est vrai, oncle Jamie! Je te le jure! Sens un peu son haleine!

Jamie lança un regard dubitatif vers la double rangée de crocs étincelants et se gratta le menton.

— Je... euh... je te crois sur parole, mon garçon. S'il te plaît, fais attention à tes doigts.

Ian lâcha la gueule de l'animal, qui se referma dans un claquement sec, projetant un peu de salive sur le quai. Il essuya ses mains sur ses culottes, l'air ravi.

— Ne t'inquiète pas, oncle Jamie, lança-t-il joyeusement. J'étais sûr qu'il ne me mordrait pas. Au fait, il s'appelle Rollo.

Jamie se caressa les lèvres, hésitant encore.

— Mmphm... Quels que soient son nom et son régime alimentaire, le capitaine du *Bonnie Mary* ne l'acceptera sans doute pas à bord.

Ian ne répondit pas mais son air réjoui ne disparut pas pour autant. À dire vrai, il s'accrut encore. Remarquant son sourire radieux, Jamie se raidit.

— Ah non! s'écria-t-il avec horreur. Ne me dis pas que...

— Si. Il a quitté le port il y a trois jours. Nous sommes arrivés trop tard, oncle Jamie.

Jamie marmonna quelque chose en gaélique qui m'échappa mais Duncan, lui, prit un air scandalisé.

— Tonnerre! lança Jamie. Tonnerre de Dieu!

Il ôta son chapeau et se passa une main sur le visage. Il était rouge, échevelé. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis renonça, découragé.

Ian arbora une mine faussement navrée.

— Je suis désolé, oncle Jamie. J'essaierai de me faire tout petit, c'est promis. Et puis je peux trouver du travail. Je ne vous coûterai rien.

Le visage de Jamie se radoucit. Il esquissa un faible sourire et tapota l'épaule du jeune homme.

— Ce n'est pas que je ne veuille pas de toi, Ian. Tu sais bien que rien ne me ferait plus plaisir que de te garder auprès de moi. Mais que dira ta mère?

— Je ne sais pas, mais quoi qu'elle dise, elle le dira en Écosse, pas vrai? D'ici, on ne l'entendra pas.

Il passa ses bras autour du cou de Rollo et le serra contre lui. Surpris par cette effusion, le chien eut un moment d'hésitation, puis sortit une longue langue rose et lécha délicatement l'oreille de l'adolescent. Histoire de voir quel goût il avait, pensai-je cyniquement.

— Et puis, maman sait que je ne risque rien puisque je suis avec toi, ajouta le jeune garçon. Tu le lui as bien spécifié quand tu lui as écrit de Géorgie, non?

Jamie fit une moue sarcastique.

— Ça m'étonnerait qu'elle soit rassurée de te savoir avec moi, Ian. Elle me connaît trop bien.

Avec un soupir résigné, il remit son chapeau de guingois sur sa tête et se tourna vers moi.

— J'ai grand besoin d'un verre, *Sassenach*. Allons nous trouver une taverne.

La taverne du *Saule* était plongée dans la pénombre. Elle aurait pu être fraîche s'il y avait eu moins de monde à l'intérieur. Les tables et les bancs étaient pris d'assaut par les ouvriers du port, les marins et les curieux venus assister à l'exécution publique. On se serait cru dans un hammam. En pénétrant dans la salle, j'inspirai une grande bouffée d'air que je recrachai aussitôt. C'était comme de respirer à travers un linge sale trempé dans de la bière.

Rollo nous démontra rapidement son utilité. Il retroussa ses babines, émit un grondement sourd et continu puis fendit la foule qui s'écarta devant lui, telle la mer Rouge devant Moïse. C'était manifestement un habitué des tavernes. Il nous libéra un banc dans un coin reculé, se coucha en rond sous la table et s'endormit aussitôt.

À l'abri du soleil, attablé devant un gros pichet de bière brune qui moussait dans un chuintement sensuel, Jamie retrouva un peu de son entrain.

— Nous avons deux solutions, annonça-t-il en massant ses tempes moites. Soit nous restons à Charleston en attendant de trouver un amateur pour l'une de nos pierres et un bateau en partance pour l'Écosse, pour Ian. Soit nous poursuivons notre route vers le nord jusqu'à Cape Fear puis nous cherchons un navire partant de Wilmington ou de New Bern.

— Partons vers le nord, dit Duncan sans hésiter. Tu as des parents qui vivent au bord du Cape Fear, non ? Je n'aime pas m'attarder dans ces endroits pleins d'étrangers. Une fois logés chez ta famille, on risque moins d'être arnaqués ou détroussés. Tandis qu'ici...

Il indiqua la salle d'un geste du menton. La clientèle n'étant pas composée essentiellement d'Écossais, elle était truffée d'escrocs et de gens malhonnêtes.

— Oui, allons dans le nord ! renchérit Ian.

Du revers de sa manche, il essuya la fine moustache de mousse sur sa lèvre supérieure puis, sans laisser à Jamie le temps de protester, nous expliqua le plus sérieusement du monde :

— La route risque d'être dangereuse. Un homme de plus ne sera pas de trop pour vous protéger.

Jamie enfouit le nez dans sa chope. Assise près de lui, je sentis son corps s'agiter d'un léger tremblement. Il adorait son neveu mais celui-ci avait le don de se mettre dans de sales draps. Il ne le faisait pas exprès, mais il attirait les ennuis comme un aimant.

Un an plus tôt, il s'était fait enlever par des pirates. C'était pour le récupérer que nous avions entrepris le long et périlleux voyage qui nous avait amenés jusque-là. Certes, il ne lui était rien arrivé depuis un certain temps mais je savais Jamie impatient de renvoyer son neveu de quinze ans en Écosse, à sa mère, avant un nouveau drame.

— Euh... oui, bien sûr, répondit-il. Tu nous serais d'un grand secours, mais...

Il évitait de croiser mon regard mais je voyais frémir la commissure de ses lèvres.

— Qui sait, on rencontrera peut-être des Peaux-Rouges ! s'enthousiasma Ian.

Son teint déjà hâlé s'empourpra devant cette perspective alléchante.

— ... ou encore des bêtes sauvages ! poursuivit-il. Le Dr Stern m'a raconté que l'arrière-pays de la Caroline était plein de créatures féroces : des ours, des chats sauvages et des panthères... il y a même une chose puante que les Indiens appellent un sconse.

Je m'étranglai sur ma gorgée de bière. Il se pencha vers moi d'un air inquiet.

— Ça ne va pas, ma tante ?

— Si, si, très bien, le rassurai-je en m'essuyant les yeux avec un mouchoir.

Je tamponnai les taches de bière sur mon corsage et en profitai pour m'éventer discrètement avec le tissu.

Je croisai le regard de Jamie. Son amusement avait cédé la place à un air anxieux. Je posai une main sur son genou pour le rassurer.

— Les sconses sont des animaux inoffensifs, lui murmurai-je à l'oreille.

Chasseur téméraire des Highlands, Jamie considérait néanmoins la faune du Nouveau Monde avec la plus grande méfiance.

— Mmphm... fit-il.

Il se détendit mais une ride profonde creusait toujours son front.

— Les sconses peut-être, dit-il enfin, mais les autres bestioles dont Lawrence nous a parlé ? Que fera-t-on si on se retrouve nez à nez avec un ours ou une horde de sauvages avec ça comme seule arme ?

Il indiqua le grand couteau qui pendait à sa ceinture. Le manque d'armes le préoccupait considérablement depuis que nous avons quitté la Géorgie et la remarque de Ian sur les animaux sauvages et les Indiens n'avait fait que raviver ses craintes. Fergus possédait une modeste lame qui convenait tout juste à couper des cordes et élaguer des branches pour en faire du petit bois. C'était là notre seule armurerie. Les Olivier n'avaient eu ni épée ni armes à feu à nous donner.

En route vers Charleston, nous nous étions joints à une caravane de planteurs de riz et d'indigo qui venaient charger leurs récoltes sur des navires en partance pour la Pennsylvanie et la colonie de New York. Tous étaient armés jusqu'aux dents, transportant couteaux, pistolets et mousquets. Si nous partions à présent pour Cape Fear, nous serions sans défense contre les multiples dangers qui nous guetteraient dans les immenses forêts.

D'un autre côté, nous avons d'excellentes raisons de poursuivre notre route vers le nord, la principale étant notre manque d'argent. La vallée du Cape Fear possédait la plus forte concentration de Highlanders en Amérique, comptant plusieurs villes dont beaucoup d'habitants avaient émigré d'Écosse au cours des vingt dernières années, après les répressions qui avaient suivi Culloden. Parmi ces immigrants se trouvait un parent de Jamie qui, j'en étais

sûre, nous donnerait volontiers refuge : un lit, un toit, et le temps de nous retourner pour nous installer convenablement dans le Nouveau Monde.

Jamie but une autre gorgée et se tourna vers Duncan avec un hochement de tête.

— Je suis plutôt de ton avis, conclut-il.

Il s'adossa à la paroi de bois derrière lui, balayant la salle du regard.

— Tu n'as pas l'impression qu'on nous observe ? demanda-t-il soudain.

Un frisson parcourut mon échine. Duncan écarquilla les yeux mais ne se retourna pas.

— Ah ! dit-il.

— Qui donc ? demandai-je, inquiète.

Personne ne semblait faire attention à nous, mais n'importe qui pouvait nous épier en cachette. La taverne était bondée d'hommes de toute sorte, imbibés de whisky. Le brouhaha noyait le bruit des conversations.

— Je ne sais pas, *Sassenach*, répondit Jamie.

Il me lança un regard en coin et sourit.

— N'aie pas peur. Nous ne sommes pas en danger. Enfin, pas pour le moment.

— Pas pour le moment, répéta Duncan d'un air sinistre.

Il se pencha au-dessus de la table et remplit à nouveau sa chope de bière.

— *Mac Dubh* s'est adressé à Gavin au moment où il montait sur la potence, n'est-ce pas ? Tout le monde l'aura remarqué. Il ne passe pas facilement inaperçu, non plus !

— À l'heure qu'il est, enchaîna Jamie, les fermiers qui nous ont accompagnés depuis la Géorgie ont sans doute fini d'écouler leurs marchandises. Ils doivent être en train de se détendre dans des endroits comme celui-ci. Ce sont tous de braves gens, mais ils bavardent, *Sassenach*. Il faut dire que notre histoire représente une bonne anecdote, non ? Des étrangers rejetés sur la plage après un ouragan... Certains d'entre eux doivent avoir une vague idée de ce que nous transportons.

— Je vois, murmurai-je.

En effet, maintenant que nous avons attiré l'attention par nos liens avec un condamné à mort, nous ne pouvions plus espérer passer pour de simples voyageurs. Si nous tardions à trouver un acquéreur, ce qui risquait d'être le cas, nous nous exposerions au vol ou à la curiosité des autorités anglaises, deux perspectives peu alléchantes.

Jamie vida son verre et le reposa sur la table d'un geste déterminé.

— Je pense qu'il vaut mieux ne pas s'attarder dans cette ville. Allons enterrer Gavin, et on se trouvera un coin sûr dans les bois où dormir. Demain matin, nous déciderons si nous partons ou si nous restons.

L'idée de passer plusieurs autres nuits dans les bois, avec ou sans les sconses, n'était guère enthousiasmante. Je n'avais pas ôté ma robe depuis huit jours, me contentant de dénuder différentes parties de mon anatomie chaque fois que nous trouvions un ruisseau.

Je rêvais d'un vrai lit, même infesté de poux, et d'une occasion de me débarrasser de la crasse accumulée en une semaine. Néanmoins, ils avaient

raison. Je poussai un soupir, inspectant avec lassitude ma manche grise et boueuse.

Au même instant, la porte de la taverne s'ouvrit avec fracas, m'arrachant à ma morne contemplation. Quatre soldats en uniforme rouge se frayèrent un chemin dans la salle comble. Ils étaient en tenue de service et portaient en bandoulière des mousquets surmontés de baïonnettes. Ils n'étaient manifestement pas là pour boire une bière ni jouer aux dés.

Deux des soldats firent rapidement le tour de la salle, inspectant sous les tables, tandis qu'un autre allait fouiller les cuisines. Le quatrième faisait le guet devant la porte, balayant la foule de ses yeux pâles. Son regard s'attarda sur notre table et nous dévisagea longuement, les uns après les autres, perplexe, puis il examina les autres clients de la taverne.

Jamie continua à siroter sa bière, l'air indifférent. Mais de là où je me tenais, je voyais son poing crispé sur sa cuisse. Duncan, moins doué pour cacher ses émotions, gardait la tête baissée. Ni lui ni Jamie n'étaient très à l'aise en compagnie de dragons anglais... à juste titre.

Les autres clients ne semblaient pas perturbés le moins du monde par la présence des soldats. Un petit groupe de chanteurs près de la cheminée entonna une version à rallonge de *Buvons du claret* tandis que la servante se disputait âprement avec deux apprentis.

Le soldat revint de la cuisine, n'ayant apparemment rien trouvé. Marchant sans façon au beau milieu d'une partie de dés qui se déroulait devant le foyer de la cheminée, il rejoignit ses compagnons près de la porte. Au moment où ils s'apprétaient à sortir, la silhouette svelte de Fergus apparut sur le seuil. Il se plaqua contre la porte pour les laisser passer. L'un des soldats aperçut l'éclat métallique du crochet qui lui servait de main et le dévisagea d'un air intrigué. Enfin, il redressa la bandoulière de son mousquet et pressa le pas pour rattraper ses compagnons.

Fergus se faufila dans la foule et se laissa tomber sur le banc près de Ian. Il était en nage et avait l'air de mauvaise humeur.

— Un vampire! explosa-t-il sans préambule.

Jamie arqua des sourcils surpris.

— Le prêtre, précisa Fergus.

Il prit la chope pleine que Ian poussait vers lui et la vida cul sec, sa pomme d'Adam tressaillant à chaque gorgée. Il reposa le verre sur la table avec un grand soupir de satisfaction, cligna des yeux et s'essuya les lèvres.

— Il réclame dix shillings pour l'enterrer dans le cimetière, expliqua-t-il. Naturellement, il s'agit d'un cimetière anglican, il n'y a pas d'église catholique dans ce trou paumé. Sale usurier! Il sait très bien que nous n'avons pas le choix. Avec cette chaleur, le corps ne tiendra pas jusqu'au coucher du soleil.

Il glissa un doigt sous sa cravate, écartant son col trempé, et frappa plusieurs fois du poing sur la table pour attirer l'attention de la servante, assaillie par les réclamations des autres clients.

— J'ai dit à ce fils de chien que c'était à vous de décider si vous vouliez payer ou non. On pourrait aussi l'enterrer dans les bois, après tout. Mais il faudrait encore qu'on achète une pelle! Ces habitants des villes sont tous des

voleurs. Ils profitent du fait qu'on est des étrangers pour essayer de nous arracher jusqu'au dernier sou.

Il ne croyait pas si bien dire. J'avais encore de quoi nous payer un repas décent et acheter quelques provisions pour le voyage vers le nord. Rien de plus. Je vis Jamie regarder dans la salle autour de nous, cherchant des yeux d'éventuels partenaires de poker.

Les soldats et les marins faisaient les meilleurs adversaires, mais on en rencontrait peu dans la taverne ce jour-là. La garnison tout entière devait être aux trousses du fugitif. Dans un coin, un groupe restait attablé devant plusieurs cadavres de bouteilles d'eau-de-vie. Parmi eux, deux hommes chantaient à tue-tête, ou plutôt braillaient une vague chanson, sous les encouragements hilares de leurs compagnons. Jamie esquissa un sourire satisfait et reprit sa conversation avec Fergus.

— Qu'as-tu fait de Gavin en attendant ?

— Je l'ai mis dans le chariot. J'ai donné ses vêtements à une petite vieille qui vendait des chiffons. En échange, elle m'a fourni un linceul et a accepté de laver le corps.

Devant la mine inquiète de Jamie, il ajouta :

— Ne vous inquiétez pas, milord. Il est encore présentable pour le moment.

— Pauvre Gavin ! soupira Duncan.

Il leva son verre en un salut silencieux à son camarade tombé au combat.

— *Slàinte*, renchérit Jamie en levant son verre à son tour.

Pris d'un doute, il le reposa d'un air accablé.

— Il n'aimerait pas être enterré dans les bois, déclara-t-il.

— Pourquoi ? demandai-je, intriguée. Qu'est-ce que ça peut lui faire, à présent ?

— Oh, non, madame Claire ! On ne peut pas faire une chose pareille ! s'indigna Duncan.

Sa véhémence me surprit. D'ordinaire, c'était un homme plutôt réservé.

— Il avait peur du noir, expliqua Jamie avec douceur.

Je lui lançai un regard interdit qui l'amusa.

— J'ai vécu avec Gavin presque aussi longtemps qu'avec toi, *Sassenach*, et je l'ai observé de près. Je le connaissais bien.

— C'est vrai, confirma Duncan. Il ne supportait pas de rester seul dans le noir. Il avait une trouille bleue des *tannagach*... les esprits.

Son long visage triste semblait perdu dans les souvenirs. Je devinai qu'il revoyait la cellule que Jamie Gavin, lui, et quarante autres avaient partagée pendant trois longues années.

— Dis, *Mac Dubh*, reprit-il, songeur, tu te souviens de la fois où il nous a raconté comment il avait rencontré un *tannasq* ?

— Oui, Duncan, mais je préférerais l'oublier. Je n'ai pas fermé l'œil, cette nuit-là.

— Qu'est-ce qui s'est passé, oncle Jamie ?

Ian se pencha sur sa chope, les yeux grands ouverts. La transpiration faisait luire ses joues rouges.

Jamie se passa le revers de la main sur les lèvres.

— Eh bien... c'était dans les Highlands, à la fin d'un long automne froid, au moment du changement de saison, quand, à la qualité de l'air, on sait que la terre sera couverte de givre le lendemain matin.

Il se cala contre la cloison de bois, sa chope à la main.

— Pas comme ici! ajouta-t-il. Ce soir-là, quand le fils de Gavin a rentré les bêtes, il en manquait une. Le jeune garçon a fouillé les collines et les bois... disparue! Aussi, Gavin l'a envoyé traire les vaches qui étaient rentrées et il est parti à la recherche de celle qui s'était perdue.

Il fit rouler le verre entre ses paumes, et contempla le liquide sombre comme s'il y apercevait la silhouette noire des monts écossais et la brume d'automne flottant au-dessus des gorges.

— Il a marché longtemps, jusqu'à perdre de vue sa petite ferme. Lorsqu'il s'est retourné, il ne voyait même plus la lumière à sa fenêtre. Il n'y avait pas un bruit, hormis le sifflement du vent. Malgré le froid mordant, il a poursuivi sa route, pataugeant dans la boue et la bruyère, faisant craquer la glace sous ses semelles. Tout à coup, il a entr'aperçu un bois de bouleaux dans la brume. Il a pensé que la vache s'y était peut-être réfugiée. Les arbres avaient perdu leurs feuilles mais leurs branches étaient si denses qu'il devait avancer tête baissée. Au bout de quelques mètres, il s'est rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un bois mais d'un cercle d'arbres entourant une clairière. Leurs troncs étaient très hauts et espacés à intervalles réguliers. Entre les plus grands poussaient d'autres arbres plus petits, qui formaient une muraille de branchages. Au centre de la clairière se dressait un cairn.

Malgré la chaleur étouffante de la taverne, je sentis un frisson glacé m'enivahir. J'avais déjà vu des cairns en Écosse. Même en plein jour, ils donnaient la chair de poule.

Jamie but une gorgée de bière et essuya une goutte de transpiration qui coulait le long de sa tempe.

— Gavin s'est senti mal à l'aise, reprit-il. Il connaissait l'endroit, comme tout le monde dans la région, et l'avait toujours évité. Le cairn paraissait encore plus sinistre dans la nuit et le froid. C'était un site ancien, avec de grandes dalles de pierre entassées les unes sur les autres. Devant lui, il devinait l'ouverture noire d'une tombe. Il savait qu'il n'aurait pas dû se trouver là, surtout sans autre protection que la croix de bois qu'il portait autour du cou. Alors, il s'est signé et a fait demi-tour. Au moment où il approchait du mur d'arbres, il a entendu des pas derrière lui.

Ian fixait son oncle avec des yeux exorbités, son verre en suspens dans le vide.

— Gavin ne s'est pas retourné. Il a continué à marcher droit devant lui. Derrière, les pas le suivaient toujours, au même rythme que lui. Il est arrivé à un endroit où la tourbe était couverte d'une couche de glace. Il l'entendait craquer sous ses semelles, et derrière... *crac! crac!* faisait l'autre. Il a marché, marché, dans la nuit glacée, fixant les yeux droit devant lui, cherchant la lueur de la chandelle que sa femme avait placée devant la fenêtre pour le guider. Mais toujours pas de lumière! Il a craint de s'être perdu dans les collines. Pendant

tout ce temps, il entendait toujours les pas derrière lui. Enfin, n’y tenant plus, il a serré son crucifix dans une main et s’est retourné brusquement en poussant un grand cri.

— Et alors, qu’est-ce qu’il a vu ? demanda Ian.

Il avait les pupilles dilatées, à la fois par l’ivresse et l’angoisse. Jamie le dévisagea avec gravité et fit signe à Duncan de continuer le récit.

— Il a dit que c’était une silhouette humaine, mais sans corps, chuchota celui-ci. Tout blanc, comme s’il était fait de brume, avec de grands trous noirs à la place des yeux, comme deux gouffres s’apprêtant à aspirer son âme.

— Gavin a brandi son crucifix sous son nez et prié la Sainte Vierge à voix haute, reprit Jamie. La chose n’a pas bougé. Elle est restée là, le regardant fixement. Alors, Gavin a reculé lentement, glissant et trébuchant sans cesse, redoutant de tomber dans un ruisseau ou un précipice, mais encore plus terrifié à l’idée de tourner le dos à cette chose. Il n’a pas su nous dire combien de temps il a marché ainsi à reculons. Ses jambes tremblaient de fatigue quand il a enfin aperçu une lueur dans la brume. C’était sa fermette, avec la bougie devant la fenêtre. Il a hurlé de joie, mais la chose était plus rapide. Elle l’a soudain dépassé et est venue se mettre entre lui et la porte. Heureusement, la femme de Gavin le guettait derrière la fenêtre. Quand elle l’a entendu crier, elle est tout de suite venue. Gavin lui a crié de ne pas sortir mais d’aller chercher un charme pour faire fuir la *tannasq*. Aussitôt, elle a sorti le pot d’eau bénite caché sous leur lit, et des branches de myrte attachées avec du fil rouge et noir, qu’elle utilisait pour bénir les vaches. Elle a aspergé la porte et la chose a sauté en l’air, se réfugiant au-dessus du linteau. Alors, Gavin s’est précipité à l’intérieur et a verrouillé la porte. Puis il est resté blotti dans les bras de sa femme jusqu’à l’aube. Ils ont laissé la bougie brûler toute la nuit et Gavin Hayes n’est plus jamais sorti de chez lui à la nuit tombée, sauf pour aller combattre pour le prince Tearlach.

Lorsque Jamie acheva son récit, même Duncan, qui connaissait pourtant l’histoire, poussa un grand soupir. Ian se signa et lança aussitôt un regard honteux autour de lui, mais personne ne semblait l’avoir remarqué.

— À présent, conclut Jamie, Gavin vit à jamais dans les ténèbres, mais on ne peut l’enterrer dans une terre non consacrée, il ne nous le pardonnerait jamais.

Fergus, avec son sens pratique habituel, sortit soudain de sa léthargie :

— Et la vache ? demanda-t-il. Ils ont fini par la retrouver ?

Jamie haussa un sourcil interrogateur vers Duncan, qui répondit :

— Oui. Le lendemain matin, ils ont découvert la pauvre bête les sabots crottés de boue et de gravier. Elle roulait des yeux fous et avait la bave aux lèvres. Elle soufflait comme si ses flancs allaient éclater. D’après Gavin, elle avait l’air d’avoir été chevauchée jusqu’en enfer et d’être rentrée au galop.

— Seigneur ! souffla Ian.

Il but une grande gorgée de bière et je l’imitai. Dans le coin, le groupe d’amis entonnait *Captain Thunder*, s’arrêtant toutes les trente secondes pour éclater de rire. Ian reposa son verre d’un air grave.

— Que sont devenus la femme et le fils de Gavin ? demanda-t-il.

Le regard de Jamie croisa le mien et sa main se posa brièvement sur ma cuisse. Je n'avais pas besoin qu'il me dise ce qu'il leur était arrivé. Sûrement la même chose qu'à Brianna et à moi si nous étions restées.

— Gavin ne l'a jamais su, répondit Jamie d'un air songeur. Il ne les a plus jamais revus. Sa femme est sans doute morte de faim ou de froid. Son fils a été enrôlé de force dans l'armée du prince Stuart pour se battre à Culloden. Chaque fois qu'un ancien soldat entrait dans notre cellule, Gavin lui demandait : « Tu n'as pas rencontré un garçon nommé Archie Hayes, grand comme ça ? »

Jamie leva la main à un mètre cinquante du sol avant de poursuivre :

— « ... Un garçon de quatorze ans, avec un plaid vert et une petite broche dorée. » Mais nul n'était sûr de l'avoir rencontré. Personne n'était certain de l'avoir vu tomber sur le champ de bataille ou s'en sortir vivant.

Tout en parlant, Jamie surveillait deux officiers anglais qui venaient d'entrer pour s'installer dans un coin. Dehors, la nuit était tombée et les deux hommes avaient sans doute fini leur service. Leur cravate de cuir était dénouée et ils ne portaient que des armes de flanc qui luisaient sur leur redingote, presque noires dans la lumière tamisée ; la lueur du feu faisait rougeoyer leurs contours.

— Parfois, continua Jamie, il espérait que son fils avait été capturé et déporté, comme son frère.

— Dans ce cas, son nom devrait être inscrit dans des registres, dis-je. Ils ne tenaient pas des listes ?

— Si. C'est d'ailleurs grâce à leurs registres que je suis en vie. Après la bataille de Culloden, ils m'ont demandé mon nom avant de m'exécuter, pour l'ajouter à leur maudite liste. Mais un homme comme Gavin n'avait pas accès aux listes des condamnés. Et quand bien même il en aurait eu la possibilité, je ne crois pas qu'il aurait voulu les consulter.

Il observait toujours les officiers, un étrange sourire au coin des lèvres, puis il se tourna vers moi.

— Tu tiendrais vraiment à le savoir s'il s'agissait de ton fils ?

Je hochai la tête et il me pressa la main. Notre fille était saine et sauve, Dieu merci ! Il finit son verre et appela la servante d'un geste.

La jeune fille nous apporta notre dîner, contournant prudemment la table pour éviter Rollo. Le chien était couché à nos pieds, son museau pointant sous la table et sa longue queue velue enroulée autour de ma cheville. Ses yeux jaunes, grands ouverts, suivaient le moindre mouvement dans la salle. Ils s'arrêtèrent sur les mollets de la servante et celle-ci recula d'un pas, sans le quitter des yeux jusqu'à ce qu'elle soit hors de portée de ses crocs acérés.

Jamie lança un regard inquiet au prétendu chien.

— Tu crois qu'il a faim ? On devrait peut-être lui commander un poisson.

— Pas la peine, oncle Jamie, le rassura Ian. Rollo pêche ses propres poissons.

Jamie parut surpris mais n'insista pas. Après avoir jeté un coup d'œil méfiant sur l'animal, il saisit une assiette d'huîtres sur le plateau.

Duncan, ayant bu plus que de raison, restait affalé contre le mur. L'épaule de son bras manquant, plus haute que l'autre, lui donnait un aspect étrangement bossu.

— Ah, quelle tristesse ! soupira-t-il. Ça me fout le bourdon de voir un brave type comme Gavin finir si lamentablement !

Il secoua la tête d'un air lugubre, la dandinant au-dessus de sa chope comme une cloche funèbre.

— ... Pas de famille pour le pleurer, abandonné dans une terre sauvage, pendu comme un félon et enterré comme un chien dans une terre impie. Pas même une belle complainte à chanter sur sa dépouille !

Il souleva son verre et, non sans difficulté, le porta à ses lèvres. Il avala plusieurs gorgées et reposa la chope en la faisant claquer sur la table.

— Eh bien, non ! dit-il soudain. Foi d'Écossais, il aura sa *caithris* !

Il lança un regard de défi à Jamie, puis à Fergus et à Ian.

— Ben oui... pourquoi pas ? insista-t-il.

Jamie n'était pas encore saoul, mais il était loin d'être à jeun. Il sourit à Duncan et leva son verre.

— Tu as raison, pourquoi pas ? répéta-t-il. Mais il faut que ce soit toi qui la chantes, Duncan. Les autres ne connaissaient pas Gavin, et moi, je chante comme un pied. Je t'accompagnerai de mes beuglements, si tu veux.

Duncan acquiesça d'un air solennel et nous dévisagea de ses yeux rouges. Sans prévenir, il renversa la tête en arrière et émit un hurlement pitoyable. Je sursautai sur mon banc, renversant la moitié de ma chope sur mes genoux. Ian et Fergus, qui avaient manifestement déjà entendu des complaintes gaéliques, ne sourcillèrent même pas.

Partout dans la salle, les clients paniqués avaient bondi de leur siège, certains dégainant leurs armes. La servante se pencha sur son comptoir, roulant des yeux ronds. Rollo se réveilla dans un aboiement explosif, lança des regards agressifs à la ronde et montra les dents.

— *Tha sinn cruinn a chaoidh ar caraid, Gabhainn Hayes*, vociféra Duncan d'une voix éraillée de baryton.

Je connaissais juste assez de gaélique pour traduire mentalement : « Nous sommes tous réunis ici pour pleurer notre bon ami Gavin Hayes et implorer les cieux de l'accueillir. »

— *Eisd ris* ! beugla Jamie.

— *Rugadh e do Sheumas Immanuel Hayes agus Louisa N'ic a Liallainn an am baile Chill-Mhartainn ann an sgìre Dhun Domhnuill, anns a bhliadhnaeachd ceud deug agus a haon !*

(Il était fils de Seaumais Emmanuel Hayes et de Louisa Maclellan, né dans le village de Kilmartin, dans la paroisse de Dodanil, en l'an de Notre-Seigneur mil sept cent un !)

— *Eisd ris* !

Cette fois, Ian et Fergus s'étaient joints au chœur, pour chanter le refrain que je traduisis grosso modo par : « *Entendez-le !* »

Rollo ne semblait goûter ni les vers ni le refrain. Ses oreilles étaient aplaties contre son crâne et ses yeux réduits à deux fentes. Ian lui gratta la tête pour le rassurer et il se recoucha, marmonnant des imprécations lycanthropiques dans sa moustache.

Après avoir compris qu'il n'y avait aucune menace de violence physique et qu'il ne s'agissait que d'efforts vocaux d'un groupe de souïlards peu doués, les clients de la taverne se rassirent pour jouir du spectacle. Lorsque Duncan

commença à énumérer les prénoms de tous les moutons que Gavin avait possédés avant de partir à la guerre, ceux des tables voisines se joignirent au chœur avec enthousiasme, hurlant *Eisd ris!* et frappant leur verre contre la table, sans avoir la moindre idée de ce qu'ils chantaient, ce qui était aussi bien.

Duncan, de plus en plus ivre, fixait sans vergogne les soldats assis à la table voisine, le visage ruisselant de sueur.

— *À Shasunnaich na galladh, 's olc a thig e dhuibh fanaid air bàs gasgaich. Gun toireadh an diabhul fhein leis anns a bhàs sibh, dìreach do Fhirinn!*

(Sales chiens de *Sassenach*, bouffeurs de chair morte! Ça vous va bien de rire et de vous régaler de la mort d'un homme digne! Que le diable s'empare de vous dès l'instant de votre mort et vous entraîne en enfer!)

Ian blêmit quelque peu et Jamie lança un regard torve à Duncan, mais ils chantèrent tous néanmoins *Eisd ris!* à l'unisson.

Pris d'une soudaine inspiration, Fergus se leva et passa son chapeau dans l'assistance qui, emportée par la bière et la chanson, y lança joyeusement des pièces pour le privilège de participer à sa propre dénonciation.

Je tenais aussi bien l'alcool que la plupart des hommes, mais le bruit et les vapeurs me faisaient tourner la tête. Je me levai, me faufilai entre les tables et sortis prendre un peu d'air frais.

Le soleil était couché depuis longtemps mais il faisait encore chaud et humide. Néanmoins, il y avait beaucoup plus d'air qu'à l'intérieur et beaucoup moins de monde avec qui le partager.

Je m'assis sur une souche d'arbre devant la taverne, ma chope toujours à la main, inspirant profondément. La nuit était claire, une belle demi-lune projetait ses éclats d'argent sur le port. Notre chariot se trouvait non loin de là, sa silhouette à peine visible dans la lueur qui filtrait par les fenêtres de la taverne. Le corps décemment drapé de Gavin Hayes devait s'y trouver. J'espérais qu'il avait apprécié sa *caithris*.

À l'intérieur, Duncan avait fini de chanter. Une voix claire de ténor, rendue tremblante par l'alcool mais néanmoins douce, chantait une mélodie familière au milieu du brouhaha des conversations.

*À Anacréon aux cieux, où il siégeait joyeux,
Les fils d'Harmonie adressèrent leur requête:
Qu'il soit leur inspirateur et poète!
Quand sa réponse parvint aux joyeux lurons
Elle disait: voix, flûtes et violons,
Faites entendre votre chanson;
À votre art, je prête volontiers mon nom!*

Le chanteur fit un couac strident sur « voix, flûtes et violons » mais ne se laissa pas démonter, malgré les rires de l'assistance. Je souris en moi-même en entendant le dernier couplet :

*Puis je vous enseignerai à marier
Le myrte de Vénus et le vin de Bacchus.*

Je levai mon verre en direction de notre chariot transformé en corbillard, et répétai à voix basse les dernières paroles du chanteur :

*Frère ! La bannière étoilée s'agite-t-elle déjà
Sur la terre des hommes libres et braves ?*

Je vidai mon verre et restai immobile en attendant que les hommes sortent de la taverne.

Claire et Jamie fuient l'oppression anglaise en se rendant au Nouveau Monde, où ils pourront enfin connaître la paix. Mais en cet automne 1767, l'Histoire elle-même va se mêler de leur faire la vie difficile puisque l'Amérique coloniale va bientôt livrer sa guerre de l'Indépendance.

Restée dans le confort du xx^e siècle, la fille de Claire, Brianna, découvre dans les archives qu'un sort tragique guette sa mère et Jamie. Une seule solution : traverser à son tour la frontière du temps afin de les sauver. Mais elle doit agir vite...

La romancière américaine Diana Gabaldon a séduit les lecteurs aux quatre coins du monde avec cette imposante saga écossaise qui met en scène un Highlander du xviii^e siècle et une Britannique du xx^e siècle.

